

Retrouvez toute l'actualité de l'auteure sur Instagram :

**@ameliedeslandes14**

Communiquez avec l'auteure sur :

[ameliedeslandes14@gmail.com](mailto:ameliedeslandes14@gmail.com)



SAMEDI SOIR AU CLAIR DE LUNE

Deauville



AMÉLIE DESLANDES

SAMEDI SOIR AU CLAIR DE LUNE

Deauville

Roman

Copyright © 2022 Amélie Deslandes  
Tous droits réservés.

« Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant aux termes de l'article L.122-5, 2° et 3° a, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinée à une utilisation collective » et, d'autre part, que « les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droit ou ayant cause, est illicite » (article L.122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon, sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Dépôt légal : février 2022  
ISBN : 979-10-359-6944-8

Achevé d'imprimer en France

*Pour ma fille*

Les personnages de ce roman, comme leur nom ou leur caractère, sont purement imaginaires et leur identité ou leur ressemblance avec tout être réel, vivant ou mort, ne pourrait être qu'une coïncidence non voulue ni envisagée par l'auteur.

Certains lieux, certaines communes nommés dans cet ouvrage existent réellement. Cependant, le lycée Sainte-Marie, le cabinet MPLH et bien d'autres ne sont que le fruit de l'imagination de l'auteur.



*Nous rêvons tous, en secret, de conquérir quelque chose ou quelqu'un...*



## PROLOGUE



*Samedi 27 octobre*

*Ça n'aurait pas dû se passer comme ça !*

Elle avait prévu de lui parler avant que la bombe en son sein n'explose... de colère... de douleur. Elle voulait lui dire toutes ces choses qu'elle se répétait en boucle, lui jeter à la figure son dégoût, son amère déception et la dévastation de son cœur.

Après avoir erré, hésité de longues heures ce samedi, sur la marche à suivre, elle s'était finalement décidée : elle irait le trouver chez lui.

Pourtant, quelque chose en arrivant l'avait poussée à se faire discrète, à se fondre dans la nuit sans révéler sa présence. Attirée par la lumière tel un papillon, elle s'était approchée d'une porte-fenêtre au rez-de-chaussée. Elle voulait le voir, l'observer une dernière fois avant de dégoupiller la grenade qui allait détruire sa vie.

À présent, la rage gronde en elle ; la haine s'est frayé un chemin jusqu'aux tréfonds de son âme. Elle l'aperçoit par l'interstice, entre deux pans de rideau mal tirés : assis dans un large fauteuil, il porte un verre à ses lèvres ; des accords de piano lui parviennent. Elle sent les larmes affleurer sous ses paupières tant cette scène, d'une terrible banalité, évoque ce qu'aurait pu être sa vie avec lui à ses côtés s'il avait été tel qu'elle le rêvait, tel qu'elle l'idéalisait. Elle attendait cet homme depuis si longtemps, elle l'espérait si fort, rêvant de le conquérir, de lui arracher cet amour que son cœur réclamait en sourdine, que jamais elle n'aurait imaginé le haïr un jour de la sorte.

Maintenant qu'il est là, tout prêt, elle hésite et sent qu'elle pourrait abandonner en tournant les talons. Elle ferme les yeux et tente de se

reprendre. Elle est forte ; c'est ce qu'on lui a toujours répété. Elle ne doit pas laisser le chagrin l'envahir. Elle ne doit pas le laisser la détruire.

Ce soir, la nuit est claire. Elle offre son visage noyé de larmes à la voûte céleste. Le temps semble s'arrêter. La lune s'est levée, baignant le jardin de sa lumière féerique et avec elle, un vent froid venu du nord, faisant soudain chuter la température. Elle ne peut pas rester là indéfiniment, le nez dans les étoiles, ou elle finira congelée sur place ! Sa décision est prise. Elle doit aller jusqu'au bout, trouver la force.

Mais alors qu'elle plonge de nouveau son regard dans la pièce à l'éclairage tamisé, elle est saisie d'effroi, spectatrice involontaire d'un tableau glaçant. Son cerveau se fige un instant, peinant à admettre la scène qui se déroule sous ses yeux.

*Mon Dieu, non ! C'est impossible ! Ça ne devait pas se passer comme ça !*

## COUPS DE FOUDRE DANS L'AZUR

*L'on peut, sans risque, faire ce pari :  
ils vont s'aimer. Sinon, ils ne seraient rien.  
Sans amour, on n'est rien du tout.*

Philippe LABRO  
*Franz & Clara*





## *Deux mois plus tôt - Samedi 1<sup>er</sup> septembre*

### 1

#### Métamorphose

#### *Journal de Clara Leblanc*

Là, je dois l'admettre : elle a vraiment fait fort. J'ai failli ne pas la reconnaître !

Allongée sur ma futa, j'observe Camille, la tête posée dans le creux de mes mains. En ce samedi après-midi, je savoure la caresse du soleil normand, moins agressif que celui de la Costa Brava quittée quelques jours plus tôt. Les vacances d'été touchent à leur fin et les touristes commencent à désertir les immenses plages de sable blond pour reprendre leur vie ordinaire et préparer la rentrée des enfants. C'est un sujet de plaisanterie récurrent, égoïstement jouissif, entre mon amie et moi : ces vacanciers qui s'en retournent à leur quotidien bruyant et bétonné. Nous retrouvons le calme originel de nos paysages de carte postale et, avec lui, l'étrange illusion d'être les propriétaires légitimes de ces contrées qui firent, en leur temps, le bonheur des impressionnistes.

Assise en tailleur sur sa serviette de bain, Camille me raconte le régime qu'elle s'est imposé durant l'été, les séances de gainage et footings réguliers, pour un résultat au-delà de ses espérances. Rien ne semble pouvoir ternir son enthousiasme et je retrouve, avec joie, l'amie de toujours : gaie, entière, pleine de vie.

— Tu aurais vu la tête de ma mère quand j'ai débarqué avec ma nouvelle coiffure, maquillée et relookée ; j'ai bien cru qu'elle allait pleurer ! On venait juste de me retirer mon appareil dentaire alors, forcément, ça faisait trop d'un coup. J'avoue que j'y ai pris un malin plaisir. Comme avec toi aujourd'hui ! La chenille est devenue papillon !

Tout en lui prêtant une oreille attentive, j'essaie de superposer l'empreinte mnésique laissée par celle que j'ai quittée quelques semaines plus tôt, avec l'image de la jeune fille assise à mes côtés, physiquement si différente... Camille a délibérément opté pour un changement radical, sans m'en parler, peut-être parce qu'elle a agi sur un coup de tête ou pour profiter de l'effet de surprise.

Amies depuis tant d'années, j'ai l'impression de la connaître mieux que quiconque, même si elle parvient souvent à me surprendre. Pourtant, jamais je ne l'aurais crue capable de renoncer à sa magnifique chevelure rousse aux reflets cuivrés qu'elle domptait d'une grande natte posée sur son épaule. Il me semble encore l'entendre, du haut de nos dix ans, malicieuse et déterminée :

— Si maman me force à me couper les cheveux, je te promets que je me lève au milieu de la nuit et que je m'occupe des siens pendant qu'elle dort !

Camille aurait-elle eu le cran de mettre ses menaces à exécution ? Je n'ai aucun doute là-dessus.

Pour mener à bien sa métamorphose, elle a choisi une coupe aux épaules laissant sa crinière flamboyante illuminer, en toute liberté, son visage hâlé par le soleil d'un été et raviver l'éclat de ses yeux clairs. Son petit nez mutin et ses taches de rousseur semblent revendiquer l'espièglerie d'une enfance révolue. Elle arbore désormais une dentition parfaite qui magnifie son sourire. Les bonnes joues rondes et la petite bouée autour de la taille ont disparu en à peine une saison : Camille a perdu du poids, s'est musclée pour mettre en valeur ses courbes féminines et le résultat s'avère bluffant !

Je ne me remets toujours pas du changement, lorsque ses taquineries me tirent de ma contemplation.

— Eh ! Clara, arrête de me reluquer comme ça ! Tu veux vraiment que tout le monde s'imagine qu'on est lesbiennes ou quoi ? Remarque, je dis ça mais je n'ai rien contre...

Camille et son esprit de provocation.... Je l'ai toujours connue ainsi : effrontée, revêche, fidèle à ses convictions et à ses amis.

Elle se lève d'un bond pour se dégourdir les jambes, ne pouvant rester très longtemps sans bouger.

— Arrête de faire la crêpe et viens nager ! me lance-t-elle en se dirigeant vers la mer.

Tandis que, dans son petit maillot rétro à l'imprimé vichy, elle s'adonne à quelques figures d'acrobatie sur le sable, j'observe qu'elle n'a rien perdu de sa souplesse et de son agilité, bien au contraire. Son corps juvénile et athlétique a fait le choix de la sensualité et m'évoque les photos surannées de notre BB nationale, au sortir de l'adolescence, sur les plages du Festival de Cannes. Comme elle, Camille présente l'insouciance de l'enfance qui s'attarde dans un corps de femme, indifférente aux regards appuyés de la gent masculine qu'elle se plaît tantôt à narguer, tantôt à ignorer.

— C'est bon, Camille, j'en ai assez vu. Viens t'asseoir et arrête de te donner en spectacle ; on n'a plus dix ans !

— Oh là là ! Ne sois pas si coincée ! Tu ferais mieux de te mettre un peu au sport, toi aussi. Je suis sûre que tu as passé ton temps, vautrée sur le sable tel un phoque échoué sur une plage espagnole !

Elle part d'un grand éclat de rire auquel je ne peux résister tant il est communicatif.

— Bon, c'est vrai qu'avec ta taille de nymphette, tu n'as pas besoin de te bouger autant que moi pour griller des calories, mais regarde : ça paye quand même ! Six kilos perdus en deux mois et que du muscle ! s'exclame-t-elle avec fierté en se redressant pour mettre en avant ses abdominaux.

Elle s'allonge sur le ventre et poursuit, le menton dans les mains :

— J'avoue que ça n'a pas toujours été facile de me refréner sur les gaufres et les gâteaux, mais on finit par s'y faire ; et voir les chiffres baisser sur la balance, c'est carrément grisant.

— Tu ne m'as jamais dit que tu voulais perdre du poids.

— Non. C'est venu comme ça. Je commençais à me sentir un peu lourdaude, déclare-t-elle en se tournant sur le dos.

— Dis donc, il n'y aurait pas un garçon derrière tout ça ? murmuré-je, suspicieuse, en approchant mon visage du sien, telle une conspiratrice.

— Un mec ? Surtout pas ! Mais j'ai hâte de voir la tête de certains quand ils vont me retrouver !

Tourné vers le ciel, son regard couleur mer d'Iroise, pétille de malice.

*Dimanche 02 septembre*

2

Amnésie

L'odeur d'herbe coupée se mêlait aux effluves plus subtiles libérées par les fleurs parfumées d'un chèvrefeuille des bois. À la lisière fragile séparant veille et sommeil, la jeune fille aux yeux clos se laissait imprégner par la douce chaleur de la terre et des hautes herbes sur lesquelles s'étirait son corps nu. Le chant des oiseaux n'avait jamais été si pur, si distinct ; elle pouvait presque toucher grives, fauvettes et mésanges en tendant le bras. De temps à autre, le ronflement d'une voiture se faisait entendre, puis les chants de la campagne reprenaient leur cours, bercés par la brise d'été. L'étrangeté de la situation lui apparaissait, peu à peu, à mesure qu'émergeait en elle une lueur de conscience.

Un chien aboya au loin.

Elle ouvrit difficilement les yeux. Son visage la tirait, comme lorsqu'elle laissait son masque de jour hydratant posé un peu trop longtemps. Le soleil filtrait à travers les feuilles d'un chêne centenaire qui la dominait de son allure de géant vert. Ses fines paupières papillonnèrent sous l'effet des rayons qui la caressaient, éclairant ses iris d'éclats mordorés. Ayant réussi à se redresser sur un coude, elle jeta un œil hagard, alentour. Elle se trouvait dans une prairie fraîchement fauchée du bocage normand, au pied d'une haie de noisetiers et

d'aubépines dans laquelle s'enroulaient les lianes amoureuses d'un chèvrefeuille fleuri.

À l'hébétude succéda la stupéfaction lorsqu'elle réalisa qu'elle se réveillait entièrement nue, dans un champ en rase campagne, au bord d'une petite route départementale. Sentant l'effolement la gagner, elle ratissa autour d'elle en quête de ses vêtements et de son sac à main qu'elle retrouva, éparpillés aux quatre vents, à quelques mètres de là.

Elle s'habilla précipitamment, à l'abri des frondaisons, et chercha fébrilement son téléphone portable dans son sac, puis dans les herbes qu'elle fouilla durant de longues minutes, en vain. Le soleil brillait haut dans le ciel ; elle en déduisit qu'il devait être aux environs de midi. On était donc dimanche !

Bon sang !! Comment avait-elle pu se retrouver là ?! Et en tenue d'Eve ! Elle avait beau faire marcher ses cellules grises et solliciter sa mémoire, aucun souvenir ne lui parvenait. Elle se rappelait seulement avoir attendu son amie Alex durant des plombes dans ce bar branché où elles se retrouvaient habituellement, le samedi soir.

Alex lui avait posé un beau lapin, avant de l'avertir qu'elle venait de se faire rancarder par le pote de son frère. Elle ne pouvait pas laisser passer une occasion pareille ! Son amie avait conclu en lui promettant de tout lui raconter...

Attablée dans un coin, la jeune femme esseulée dut faire contre mauvaise fortune bon cœur et se résoudre à encourager le mec super mignon qui la lorgnait depuis une bonne demi-heure. Il ne lui fallut qu'un regard pour qu'il se décide enfin à l'aborder en lui adressant un sourire ravageur. Il lui offrit un premier verre, puis un autre... Ils parlèrent longtemps et rirent beaucoup... Elle se sentit euphorique, avant qu'une fatigue soudaine ne la terrasse. Alors, il avait proposé de la raccompagner...

... Et puis plus rien. Le vide. Le néant. Le black-out... Jusqu'à son réveil champêtre et naturiste.

Se pouvait-il qu'elle ait passé la nuit avec ce mec, sans même s'en souvenir ? Et pourquoi diable avait-elle atterri nue au milieu de la cambrousse ?

Alors qu'elle se penchait pour enfiler ses baskets, son cœur manqua un battement.

De petites traces pourpres maculaient ses chaussures blanches comme autant de gouttelettes sanguinolentes. Mue par une pulsion soudaine surgie du plus profond de son inconscient, elle fouilla fébrilement son sac à main à la recherche du miroir de poche qu'elle emmenait partout pour ses retouches de maquillage. Le débusquant enfin, elle s'en empara pour s'y inspecter, avant de le lâcher en hurlant. Son cœur battant à tout rompre, en état de choc, elle porta fébrilement les mains à son visage qu'elle ne reconnaissait pas, comme pour s'assurer qu'il s'agissait bien d'elle. Les larmes coulaient le long de ses joues, laissant des traînées pourpres sur ses doigts tremblants. Elle frotta sa peau avec acharnement pour la débarrasser de ce masque terrifiant dont on l'avait fardée, avant de saisir à nouveau le petit miroir et vérifier qu'elle n'était pas blessée.

Après un examen minutieux, sa respiration se calma sensiblement. Elle n'avait rien.

Puisque ce sang n'était pas le sien, cela ne pouvait signifier qu'une chose : on l'avait volontairement grimée avec celui d'une autre.

La petite ouvrière s'activait depuis dix minutes. Ses antennes avaient repéré le coléoptère que Nolan venait de déposer en surface. Elle s'échinait, à coups de mandibules acérées, à le réduire en pièces pour le rendre transportable. Des dizaines de fourmis se joignirent à elle, chacune œuvrant et participant au bon fonctionnement de la cité qu'elles avaient bâtie dans l'insectarium aménagé avec soin.

Voir évoluer cette microsociété constituait l'un des passe-temps favoris du jeune lycéen ; c'était tout simplement fascinant !

Face à l'un des impressionnants terrariums qui occupait une place de choix sur le prolongement du bureau, Nolan Foucault tentait de faire le tri dans les pensées qui l'assaillaient, en cette veille de rentrée scolaire.

Ses affaires, méthodiquement pliées pour le lendemain, attendaient sagement sur sa chaise de bureau, tout comme fournitures scolaires et livres patientaient au fond du sac à dos. Le bol marqué de son prénom, le paquet de céréales – toujours le même – et le verre qu'il remplirait de jus de pomme, trônaient déjà à leur place, sur la table du petit déjeuner. C'était une des rares qualités que ses parents s'accordaient à lui reconnaître : l'organisation. Et pour cause !



Au fil des années, alors que son quotidien ne cessait de bouger – changement de maison, changement de voisins, changement d'école, changement de camarades – Nolan découvrit qu'il pouvait maîtriser son environnement par le contrôle de ce qui constituait son univers le plus proche. Alors, il commença très jeune à mettre en pratique le vieil adage : « Chaque chose à sa place ».

Pour autant, de place, il n'en avait jamais eu.

Arrivé sur le tard dans la vie de ses parents qui ne l'attendaient plus, il s'adapta, son enfance durant, au rythme que son père leur imposait. Les ambitions du banquier carriériste conduisaient la petite famille à déménager tous les trois ans, déracinant douloureusement Nolan qui semblait s'acclimater de plus en plus difficilement.

Il se rappelait avoir beaucoup pleuré, dans ses jeunes années, surtout lorsqu'il avait dû quitter Valentin, le seul et unique ami dont il se souvenait. Cette séparation s'avéra traumatisante. Il venait juste d'avoir huit ans. Ses parents crurent à une appendicite tant les douleurs abdominales provoquées par le stress et le chagrin furent fortes. Nolan garda le lit durant plusieurs jours, pleurant et suppliant sa mère, impuissante, de ne pas déménager loin de leur village tranquille du Médoc. Là-bas, il avait appris à aimer l'école et à se faire accepter par ses camarades ; il y avait découvert l'amitié sincère auprès de son petit complice. Comme à chaque fois, la séparation fut brutale ; les deux enfants ne se revirent jamais.

À partir de ce jour, Nolan décida de ne plus souffrir. Puisque condamné à devoir se séparer de ceux qui lui étaient chers, il ne s'attacherait plus. Et il avait tenu parole.

Le jeune homme venait de passer les deux derniers jours du mois d'août à déballer des cartons, s'appliquant à reproduire, au mieux, la disposition des meubles et des éléments de sa chambre. Il connaissait par cœur la place de chaque objet, livre, affiche ; de telle sorte que, malgré les déménagements, il se créait un cocon immuable et rassurant.

Avant de se coucher, il prit soin de vérifier le degré d'humidité des quatre terrariums. Une terre trop sèche ou un excès d'eau pouvait s'avérer fatal aux membres de ces civilisations miniatures. Il reposa soigneusement le drap noir qui garantissait l'obscurité nécessaire au développement des fourmis et rejoignit son lit. Après avoir placé ses pantoufles bien à la perpendiculaire du montant transversal, Nolan s'allongea et tira la couette sur lui. Il éteignit à vingt-deux heures trente précises, comme chaque soir.

Le lendemain, il devrait découvrir un biotope inconnu et s'adapter à de nouveaux congénères. Ce serait certainement sa dernière année de lycée... Il savait que cela lui coûterait beaucoup en énergie et ferma les yeux dans l'espoir de s'endormir rapidement. Il comptait sur ses neuf heures de sommeil quotidiennes pour régénérer son organisme et se préparer au choc émotionnel du premier jour en terre inconnue.

*Lundi 03 septembre*

4

Attirance

*Journal de Clara Leblanc*

Le trajet en bus me paraît interminable, jusqu'au lycée.

Pourtant le panorama qui défile sous mes yeux pourrait me soustraire au stress que j'éprouve à chaque nouvelle rentrée. Le soleil naissant de cette fin d'été éclabousse la mer de ses rayons mordorés, éclairant la côte, en cette heure matinale, d'une lumière ocre et de reflets scintillants. L'océan est au plus haut et seul le vol de quelques mouettes, se posant à la surface de l'eau, vient troubler la quiétude d'une mer d'huile dont les reflets semblent épouser l'horizon. La route côtière, que j'emprunte chaque jour, longe la plage jusqu'au petit port de Deauville pour ensuite grimper, par une rue sinueuse, sur les hauteurs de Trouville. Les *vieilles dames* semblent nous y attendre, fidèles et immobiles, fièrement dressées depuis plus d'un siècle.

Je jette un œil déçu au siège vide, à mes côtés : Camille me fait faux bond. Durant le trajet je reçois un texto m'indiquant qu'elle a raté le bus et que sa mère la dépose au lycée. Dommage... J'aurais aimé voir la tête des élèves en la découvrant.

Au sortir du sous-bois, la silhouette massive de l'Institution Sainte-Marie apparaît, soudain, sur le haut plateau dominant la baie. L'ancienne

abbaye, édifiée avant la Révolution, pourrait paraître intimidante, derrière son mur d'enceinte troué d'une immense grille en fer forgé, si je ne l'admirais pas quotidiennement. Le corps central, sur trois niveaux, se prolonge par deux grandes ailes déployées sur un gazon digne d'un green.

Laissant passer le flot de lycéens je descends du car, bonne dernière. La fraîcheur matinale me surprend et je boutonne ma veste en jean sur ma petite robe fleurie. Je me félicite d'avoir pris un foulard car les températures, bien que clémentes pour le climat normand, commencent à fraîchir, en ce début septembre. M'extirpant de la marée juvénile et de l'excitation ambiante, je ralentis le pas pour prendre le temps d'admirer le paysage. Une nouvelle année démarre et pas des moindres : celle du bac et la dernière de ma scolarité dans le secondaire. Ensuite, ce sera le grand saut dans les études supérieures.

Tandis que je marche vers mon destin, je suis loin d'imaginer que ces considérations banales seront bientôt éclipsées par un événement qui va changer nos vies, au-delà de toute vraisemblance.

Arrivée à hauteur de l'impressionnante grille, je m'arrête quelques secondes pour embrasser le panorama incroyable qui s'offre à moi. Par-delà le parc planté de rhododendrons, de cèdres canadiens et de sycomores centenaires, au-delà du lycée perché sur son éperon rocheux, la mer brille de mille feux, sous le soleil levant.

Je franchis l'entrée du domaine d'une belle enjambée ; les gravillons blancs crissent sous mes pas. Je fréquente cet établissement depuis des années et pourtant je porte, comme à chaque rentrée, un regard neuf sur la bâtisse en pierres de taille et briquettes ocre, m'attardant sur les larges fenêtres qui percent la façade, tels les yeux inquisiteurs d'une vigie géante. Je grimpe au pas de course la volée de marches en granit du perron, prends une profonde inspiration et franchis le seuil de la haute porte d'entrée en bois.

J'ai dû traîner en chemin, absorbée par mes pensées, car la plupart des élèves rejoignent déjà leur salle de cours. Dans le hall majestueux, quelques groupes de retardataires jouent des coudes face au mur nord,

pour tenter d'y lire les documents affichés au grand tableau. Tout en me faufile entre une petite brunette et un grand blond dégingandé, en plein récit de leurs vacances exotiques, je parviens à me glisser jusqu'aux listes des classes afin d'y chercher mon nom. Je me laisse aller à un petit cri de victoire en découvrant que Camille et moi sommes affectées en Terminale B.

Arrivée en queue de peloton devant la salle, je file jusqu'au troisième rang d'où s'agite une main pour attirer mon attention : mon amie m'encourage d'un large sourire à la rejoindre et je ne me fais pas prier. Sur mon passage, les chuchotements, tout comme les regards appuyés de certains, me font monter le sang au visage. C'est l'un des travers de ma timidité qui me donne le plus de fil à retordre : j'arrive mal à contrôler mes émotions, ayant toujours l'impression d'être mise à nue dès que je suis au centre de l'attention.

C'est alors que je *le* vois pour la première fois, assis, seul, devant mon amie.

Apparemment indifférent au tapage ambiant, d'un calme olympien, *il* m'observe tandis que je passe à sa hauteur. Je croise son regard indéfinissable, empreint d'une profonde mélancolie, et il me vient en mémoire le célèbre portrait d'Arthur Rimbaud par Carjat. La même jeunesse, le même romantisme, la même rébellion triste se dégagent de ce garçon que je ne connais pas. Je m'installe aux côtés de Camille.

— Bon sang, mais qu'est-ce que tu faisais ?!

— Il y avait un monde fou au tableau d'affichage.

— Non mais tu le crois, ça ?! Encore une année à me farcir cette mégère de Colin !

— Quand on aime, on ne compte pas. Et prépare-toi à passer trois heures en sa compagnie : discours de bienvenue, distribution d'emploi du temps, rappel des règles et bla bla, comme à chaque rentrée.

Nous râtons pour la forme, soulagées de nous retrouver et heureuses de pouvoir passer cette dernière année ensemble, même sous le joug de Madame Colin à qui je prête une oreille distraite. Je me concentre plutôt

sur notre nouveau voisin de classe qui nous tourne le dos. Le fait qu'il soit assis juste devant Camille me laisse le loisir de l'observer de trois-quarts.

D'emblée, je lui donne un ou deux ans de plus qu'aux autres élèves. Il se dégage de toute sa personne une maturité emprunte de gravité. Personne n'a pris place à ses côtés ; j'en déduis qu'il fréquente le lycée depuis peu. À moins qu'il ne s'agisse d'un poète solitaire, car c'est bien l'impression première que me donnent ses cheveux en bataille et ses yeux tourmentés. Des mèches brunes lui tombent sur le visage lorsqu'il se penche pour écrire ; il les ramène en arrière, d'un mouvement sensuel qui m'hypnotise. Son stylo danse entre ses doigts fins aux ongles parfaits et à la peau dorée. Ce geste me fascine autant que les mains agiles d'un hypnotiseur prêt à prendre le pouvoir sur moi. Je tente de me concentrer sur le programme de l'année, sans grand succès, et accueille la sonnerie avec soulagement. Me prenant au dépourvu, Camille l'apostrophe, alors que nous rangeons nos affaires dans nos sacs :

— Salut ! Tu es nouveau, ici ?

Il se retourne et je croise son regard intense pour la deuxième fois.

— Oui, je viens d'arriver.

*J'en étais sûre !* Ce garçon n'était pas là l'an dernier, sinon je l'aurais remarqué. Même parmi les mille élèves que compte le lycée, ce type ne passe pas inaperçu.

Il se détourne et, enfilant sa besace en bandoulière, nous gratifie d'un petit sourire en coin auquel répondent les battements qui s'accroissent soudain dans ma poitrine. Je le regarde quitter le cours, sans réagir et sans un mot.

— Il est super canon, mais pas très causant, me souffle Camille, quelque peu déçue par cet échange sommaire. On y va ?

Je la suis sans pouvoir faire taire la petite voix dans ma tête qui me répète inlassablement la même rengaine, depuis une heure, comme si elle avait buggé sur cette question tout à fait superficielle mais, en cet instant, pour moi, essentielle :

*Mince, alors ! Ça peut exister, dans la vraie vie, un garçon aussi beau ?*

Ce même jour, je passe l'heure du déjeuner à scruter le réfectoire en espérant l'apercevoir. Je finis par me rendre à l'évidence : il vit sans doute dans les environs et doit rentrer chez lui le midi.

Notre plateau-repas avalé, Camille et moi choisissons de nous installer en retrait, à l'arrière du lycée.

Assise sous l'un des chênes séculaires du parc, je l'écoute d'une oreille distraite. Comme nous ne nous sommes vues qu'une fois en six semaines, nous avons du temps à rattraper. Camille semble ravie de sa première expérience dans le monde du travail, au sein de l'agence immobilière qui emploie sa mère. D'ordinaire, son talent de narratrice me captive ; il a le pouvoir d'illuminer notre quotidien. Mais en ce jour de rentrée scolaire, je suis, il faut bien l'avouer, beaucoup moins attentive qu'à mon habitude. Je scrute, malgré moi, les groupes de lycéens, tantôt allongés sur la grande pelouse du parc, profitant comme nous d'un soleil radieux, tantôt grimpés sur les dossiers des bancs de la cour. Certains, plus bruyants, terminent une partie de volley, près du grand gymnase.

Mon regard s'arrête sur un élève de notre classe, assis seul contre un arbre, à quelques mètres de nous, les écouteurs vissés sur les oreilles. Ses jambes semblent avoir grandi sans lui laisser le temps d'intégrer ce changement physiologique. Le dos bien droit, calé à un immense tilleul, il les tient relevées contre son torse et les déplie à intervalles réguliers, donnant le sentiment de ne savoir qu'en faire. Il consulte constamment sa montre, dans l'attente du début des cours. Se sentant observé, je le vois pivoter vers moi et me dévisager d'un air étrange. Je lui adresse un vague sourire. Sensible à la solitude, je devine que ce gars-là ne doit pas avoir beaucoup d'amis. Il détourne les yeux et se lève avec raideur, à l'instant où la sonnerie retentit.

— Il a l'air un peu spécial, celui-là, déclare Camille en suivant mon regard. Comment il s'appelle déjà ? Ewan ?

— Je crois que Madame Colin l'a appelé Nolan.

— C'est ça ! Nolan. Il ne semble pas décidé à faire beaucoup d'efforts pour aller vers les autres et j'ai comme l'impression que ça risque d'être réciproque. En tout cas, il est beaucoup moins canon que notre nouveau voisin de classe !

— Plus bas, Camille, tu parles trop fort ; il pourrait nous entendre.

Tandis que je la sermonne, nous nous levons et suivons le flot des lycéens qui se dirige vers le bâtiment pour rejoindre les salles de classe.

— C'est là que nos chemins se séparent ! me lance gaiement mon amie. On se retrouve après le cours de langue ! *Tschüss* !

Je me dirige vers l'escalier qui dessert les étages de l'aile droite, tout en lui adressant un petit signe de la main.

Arrivée en classe parmi les premiers, je m'installe au deuxième rang après avoir salué notre nouveau professeur d'Espagnol. À peine assise, mon cœur s'affole, impulsant une cadence accélérée à mon organisme troublé : *il* vient de passer le seuil de la classe.

Je plonge instantanément la tête dans mon sac à dos, farfouillant à la recherche de ma trousse tout en l'observant du coin de l'œil, à l'abri de mes boucles brunes.

*Et il s'avance, sûr de lui, tel un dieu tombé de l'Olympe...*

Bon sang ! Il faut vraiment que j'arrive à faire taire cette voix qui me prend la tête, ou je vais finir par parler tout haut, sans même m'en rendre compte.

*Il* adresse un salut discret à Monsieur Sanchez, balaie la classe du regard avant de remonter l'allée centrale et me surprend en s'arrêtant à ma hauteur :

— Tu attends quelqu'un ?

Je sens mes poils se hérissier, sous l'effet de sa voix chaude et de son regard électrique.

— Non, la place est libre... *Moi aussi, je suis libre...*

Et merde ! J'espère ne pas avoir dit ça à voix haute ! J'ai la bouche pâteuse et je parviens à peine à articuler. Il pose son sac, retire son Perfecto et se glisse avec aisance, à mes côtés. Je me concentre, à la



recherche de mon livre d'Espagnol, comme si ma vie en dépendait. Me redressant, je croise son regard aux iris argentées qui m'aspirent tel un trou noir. Je m'efforce de garder le contrôle, sans ciller, malgré l'affolement de mon palpitant.

— On dirait que tu as perdu ton acolyte – un sourire éclaire furtivement son visage – elle préfère la langue de Goethe à celle de Cervantes ?

*Calme-toi. Ça va bien se passer... Et réponds-lui, au lieu de le regarder avec des yeux ahuris ; il va croire que tu n'as aucune culture littéraire et linguistique !*

— Oui, Camille a toujours adoré l'allemand.

*Ben voilà, tu as réussi à aligner quelques mots ; ce n'était pas si difficile !*

— Je n'ai pas eu l'occasion de me présenter : je m'appelle Maxence Conti.

— Oui, je sais. Et moi Clara Leblanc.

— Oui, je sais, répète-t-il en écho, sans que je parvienne à déterminer s'il se moque ou s'il est tout à fait sérieux.

C'est cet instant que choisit notre professeur pour commencer son cours. Mon intimidant voisin ne m'adresse plus la parole, ni même un regard. Tirillée entre soulagement et déception, je dois prendre sur moi pour suivre les propos de Monsieur Sanchez sans perdre le fil. L'année va être longue...

*Jamais je n'arriverai à me concentrer avec ce mec à côté de moi ! C'est un coup à me faire loucher le bac, ça !*

Lorsque la cloche retentit, une heure plus tard, Maxence Conti se lève et quitte la classe, sans un mot.

Belinda Souchard tentait vainement de se concentrer sur le dossier ouvert une demi-heure plus tôt, à son poste de travail flambant neuf : un large bureau sur lequel trônait un ordinateur de compétition. Elle essaya, pour la énième fois en dix minutes, de saisir le sens des mots qui dansaient devant ses jolis yeux aux longs cils noirs et aux sourcils parfaitement dessinés.

Incrédule, son regard parcourut le grand hall d'entrée, ouvert sur quatre salons d'attente – ici on ne parlait pas de salle d'attente, trop vulgaire... – quatre salons d'attente, donc, indépendants les uns des autres. De jolies tentures aux motifs floraux encadraient chacune des ouvertures, de part et d'autre de son bureau, à l'accueil.

Elle n'en revenait toujours pas d'avoir réussi à intégrer un cabinet d'affaires aussi chic !

L'une de ses tâches consistait à s'assurer que les allers et venues des clients se fassent en toute discrétion, en veillant à ce qu'ils ne se croisent jamais. C'était un principe de confidentialité sur lequel son patron avait lourdement insisté. La clientèle huppée souhaitait rester discrète, de même que les partenaires, désireux de ne pas attirer l'attention sur de

futures associations, fusions ou d'éventuels « débauchages » de collaborateurs.

Quelques clients arborant costume-cravate patientaient déjà, en cette heure matinale, attendant d'être reçus par l'un des six avocats qui évoluaient dans l'ambiance chic et feutrée de la bâtisse. Le fondateur du groupe MPLH avait choisi d'y démarrer son activité, vingt ans plus tôt, et lui était resté fidèle, tant pour sa localisation à la fois centrale et discrète, que pour la notoriété qu'il y avait acquise au fil des années.

Belinda quitta son confortable fauteuil de bureau à dossier inclinable et réglable – rien à voir avec le petit siège qui lui broyait les reins lorsqu'elle exerçait chez le Docteur Dufлот – pour faire le tour des quatre salons d'attente et vérifier que les clients ne manquent de rien : café, thé, presse quotidienne... Son travail consistait, en grande partie, à garantir le bien-être de ceux qui passaient la porte du cabinet MPLH.

Deux semaines plus tôt, elle s'était pliée à une première sélection opérée par le directeur des ressources humaines dans les locaux parisiens du groupe. Le trajet aller-retour en train, gracieusement payé par sa future boîte, lui permit de découvrir les bureaux situés dans le très chic sixième arrondissement.

À son arrivée, elle fut impressionnée par l'élégance sobre des lieux, ainsi que par le nombre de salariés : hôtesse d'accueil, secrétaires, avocats, juristes, assistants juridiques, personnel technique et logistique... La grande blonde aux talons vertigineux qui l'accueillit et lui fit l'honneur de la visite ne lui épargna rien de l'organigramme. Elle répondait, ainsi, aux consignes d'une hiérarchie soucieuse d'asseoir son prestige auprès de chacun de ses collaborateurs, quel que soit son poste. Belinda regrettait, toutefois, de n'avoir pu apercevoir aucun des deux dirigeants de MPLH : ni Philippe Moreau, qui naviguait entre les sites de Paris et Deauville, ni Henry Laplace, qui exerçait exclusivement dans la capitale et à l'international.

Quelques jours plus tard, découvrant dans sa boîte mail la convocation pour un second entretien, la jeune femme faillit s'étrangler

de joie. Âgée d'à peine vingt-six ans, elle n'en pouvait plus de croupir dans le cabinet dentaire intégré à la fin de ses études. Payée au SMIC, traitée comme une esclave par un médecin acariâtre qui aurait dû prendre sa retraite depuis bien longtemps, une nouvelle vie s'offrait enfin à elle. Le prestige du cabinet, les conditions de travail et le salaire qu'on lui fit miroiter, lors du premier entretien, opérèrent sur la jeune femme comme la vitrine d'un magasin de jouets le soir de Noël sur un enfant de cinq ans. Il s'agissait d'un rêve proche et lointain à la fois, auquel elle s'accrochait tout en se raisonnant pour que la déception ne soit pas trop forte, le cas échéant.

Belinda se rappelait avoir passé du temps, la veille de l'entretien décisif, à essayer différentes tenues devant la glace. Elle souhaitait quelque chose de féminin : ni strict, ni vulgaire, ni fade, ni trop voyant. Elle opta finalement pour une jupe-crayon grège, au-dessus du genou, qui mettait ses longues jambes en valeur, ainsi qu'un chemisier blanc fluide, rentré à la taille afin de souligner ses jolies hanches. Deux boutons judicieusement ouverts laissaient entrevoir la naissance de ses seins. Chaussée d'une paire de sandales à talons et fines lanières, la jolie brune sourit à son reflet : un X tout à fait honorable. Une touche discrète de maquillage, les cheveux relevés en un chignon lâche et ce serait parfait ! Belinda savait que l'apparence physique était un critère important pour le poste. Le DRH avait insisté sur les missions ainsi que sur les « attributs » de l'hôtesse d'accueil : le premier contact devait inciter le client à rester... Pas sûr que cela soit bien légal en termes de recrutement, mais elle ne s'en était pas formalisée, bien au contraire ; si son physique pouvait être un atout dans son travail, elle était bien décidée à en tirer avantage.

Elle découvrit le site fondateur de MPLH, à Deauville, lors du deuxième entretien. On la fit patienter dans l'un des salons réservés aux clients en lui annonçant que le directeur du groupe, Monsieur Moreau, allait la recevoir. Après avoir croisé ses longues jambes et inspecté sa

manucure qu'elle savait parfaite, la jeune femme prit son mal en patience.

Lorsqu'enfin il fit son apparition, elle inspira profondément et lui adressa un sourire poli que ses yeux, brillant d'excitation, faisaient rayonner. Waouh ! Elle se serait damnée pour un homme pareil !

Grâce à quelques recherches sur internet, elle s'était familiarisée virtuellement avec son futur patron au physique avantageux et incontestablement photogénique. Sur le site web de MPLH, une courte présentation retraçait l'historique du cabinet de Deauville fondé dans les années quatre-vingt-dix. L'avocat et sa petite équipe avaient remporté un tel succès en une décennie, que Philippe Moreau s'était décidé à conquérir une clientèle parisienne en s'associant au non moins charismatique Henry Laplace, au cœur de la capitale. MPLH était né : ils avaient tout simplement choisi d'accoler leurs initiales pour former le nom du groupe.

À quarante-six ans, Philippe Moreau, très bel homme au demeurant, savait user de ses charmes pour servir ses intérêts. Belinda eut l'occasion de l'observer durant l'entretien et se fit une idée assez précise du personnage : séduisant, sportif, intelligent, sûr de lui, autoritaire, un brin arrogant. Il exerça sur elle une attirance immédiate.

— Vous avez pu visiter nos locaux de Paris et mesurer ainsi l'importance que nous accordons à chacune de nos recrues, quel que soit leur poste, précisa-t-il à la fin de leur entrevue.

Il avait parlé d'une voix grave et, baissant d'un ton comme pour octroyer un caractère confidentiel à ses propos, il continua en se penchant vers elle, les mains croisées sous son menton :

— J'attends beaucoup de mes collaborateurs et collaboratrices. Je suis très attaché à la notion de service-rendu.

Son regard de braise, sous ses sourcils froncés, la transperça. Il poursuivit sans la lâcher des yeux :

— Ce qui implique, Mademoiselle Souchard, que j'attends de vous *beaucoup plus* que d'une simple hôtesse d'accueil.

Il la mettait à l'épreuve.

— Pensez-vous être en mesure de satisfaire aux exigences de MPLH telles que je viens de vous les présenter, Mademoiselle Souchard ?

Belinda n'était pas idiote ; elle avait eu maintes fois l'occasion de tester son pouvoir d'attraction sur la gent masculine. Même si séduction et vie professionnelle composaient une alchimie nouvelle pour elle, la jeune femme comprit qu'elle s'apprêtait à signer plus qu'un contrat. En acceptant, elle scellait un pacte tacite avec cet inconnu qui devenait, de fait, son patron, mais surtout, à ses yeux, un homme à conquérir. C'est avec détermination qu'elle s'entendit répondre d'une voix douce et sensuelle :

— Absolument, Monsieur Moreau. Je ferai de mon mieux pour satisfaire à toutes vos exigences.

Il la toisa encore quelques secondes, comme pour mieux la sonder, avant de conclure. Elle soutint son regard et, durant un bref instant, eut la sensation de s'être engagée dans un duel dont elle ne sortirait pas gagnante.

— Dans ce cas, bienvenue dans l'équipe, Mademoiselle Souchard.

Il lui tendit une main ferme et douce à la fois dont elle se saisit après une hésitation imperceptible qu'il sembla pourtant déceler. Ce simple contact la déstabilisa. Elle se demanda si les portes de MPLH s'ouvraient devant elle, comme tant espéré, ou si elles n'allaient pas plutôt se refermer pour l'avaloir. Tout en la raccompagnant, Philippe Moreau poursuivit :

— M'autorisez-vous à vous appeler par votre prénom ?

Bien sûr qu'elle l'autorisait ! Il ajouta alors d'un ton séducteur, sans se départir de son air sérieux et supérieur :

— Belinda : *Belle* et *linda* qui signifie « jolie » en espagnol. Du *sur mesure*. Laissez-moi vous dire que ce prénom vous va à ravir.

Elle quitta le bureau de Philippe Moreau sur ces paroles flatteuses, consciente de son regard qui lui brûlait le dos.

En voyant ce grand adolescent se tenir à l'écart de ses congénères, d'aucun aurait pu le croire timide ou asocial. En réalité, nul dans ce lycée, parmi les jeunes qui l'entouraient, ne s'intéressait plus à ses semblables que Nolan. Il les observait, les écoutait discrètement, les regardant évoluer avec le même détachement et le même intérêt scientifique dépourvu d'affect qu'il accordait aux fourmis de ses vivariums. D'après son expérience, l'être humain, à condition que l'on s'en tienne à distance raisonnable, pouvait se révéler tout aussi fascinant et prévisible que la population myrmécéenne.

Le garçon solitaire, par la force des choix paternels, s'était façonné un univers tourné vers l'étude des fourmis auxquelles il consacrait ses longues journées d'enfant délaissé et désœuvré. Puis, en grandissant, Nolan s'était documenté sur le sujet, découvrant que les insectes sociaux, et les fourmis en particulier, étaient fidèles à leur espèce, à leur nid, à leur reine, prêts à toutes les guerres pour défendre leur territoire. Leur attachement viscéral à la cité-mère fascina le gamin qu'il était, lui qui rêvait de pouvoir un jour s'installer quelque part et trouver sa place parmi les humains de son âge. Mais le dictat paternel et le manque d'empathie maternelle le contraignirent à abandonner ses chimères pour se contenter d'un rôle d'observateur de la vie d'autrui.

La sonnerie annonçant le début de la classe le tira de ses pensées. Il parcourut du regard la cour et les couloirs vitrés donnant sur l'arrière du grand bâtiment. Les élèves y évoluaient en un ballet bien rôdé, tels les spécimens programmés de quelque fourmilière géante. Il enroula avec soin le fil de ses écouteurs, rangea son Mp4 dans la pochette du sac à dos prévue à cet effet et se dirigea, d'un pas lent, vers sa classe.

Il avait passé du temps, durant les vacances, à étudier le plan du lycée qu'il s'était procuré en fouinant sur internet, afin de maîtriser ce nouvel espace qu'il lui fallait connaître avant même d'y avoir mis un pied. De fait, aucun couloir, aucune salle, aucun recoin n'avait plus de secret pour lui. Il se dirigea, sans hésitation, vers le premier étage de l'aile ouest.

Le premier jour de sa nouvelle vie s'écoula sans anicroche. Il prit ses marques, mémorisa les noms des professeurs et des élèves de la classe. Ça, c'était facile ! Il s'était forgé une excellente mémoire visuelle, auditive et contextuelle qu'il savait mettre à profit pour survivre en milieu naturel.

\*

Son deuxième jour à Sainte-Marie fut empreint de stratégie. Il s'appliqua à rédiger une liste qui cataloguait les membres de la communauté lycéenne les plus proches de lui, à savoir les élèves de sa classe. Grâce à cette classification, qu'il mettait en place dans les premiers temps suivant son arrivée dans un nouvel environnement, il espérait anticiper leur comportement par l'observation et la connaissance de ses semblables. Il s'agissait de déterminer si leurs intentions à son égard – si tant est qu'ils aient quelque intention le concernant – s'avéreraient pacifiques ou belliqueuses. En effet, il avait à plusieurs reprises fait l'amère expérience de souffre-douleur et cherchait ainsi à influencer le cours des événements. Il analysait son entourage, s'y adaptant au mieux par des conduites pouvant aller de l'évitement à l'attaque



anticipée, en passant par l'extinction, à savoir le fait d'ignorer un comportement potentiellement hostile pour se faire oublier.

Il avait beaucoup appris des fourmis et savait qu'un individu esseulé ne survit pas longtemps. La résistance de ces insectes incroyables tenait principalement à leur appartenance au groupe, à la force du collectif et à leur capacité d'adaptation. Ces facteurs avaient été déterminants pour la survie de l'espèce sur plusieurs dizaines de millions d'années. Mais il était seul. Il lui fallait donc rapidement faire le bon choix, afin de se raccrocher à un groupe qui lui garantirait une certaine tranquillité sociale.

Le soir même, concentré sur son écran, il commença par réaliser un tableau à double entrée avec le genre comme première variable : les filles d'un côté, les garçons de l'autre. Il y inscrivit les noms et prénoms de chaque élève par ordre alphabétique, puis une série de qualificatifs issus de ses premières impressions :

- Prétentieux/ses = prompts/ptes à vanter leurs mérites ;
- Narcissiques = imbus/es de leur petite personne ;
- Intellectuels/les = curieux/ses et stimulés/es par la découverte.

Il poursuivit à ce même rythme : pragmatiques, asociales/aux, séducteurs/trices, timides, agressifs/ives, compatissants/tes, empathiques...

Aucune catégorie ne prenait en compte de considérations sur le physique ; cela ne présentait aucun intérêt pour lui. Il identifia d'emblée six élèves appartenant à la famille des « agressifs/agressives » ; très exactement trois mâles et trois femelles évoluant en deux bandes sexuées. Ceux-là, il lui fallait à tout prix s'en tenir éloigné et s'en méfier s'il ne voulait pas s'attirer d'ennuis. De même, les prétentieux, narcissiques et séducteurs devaient être évités car leurs desseins personnels autocentrés pouvaient les conduire aux pires actes. Pour eux, la fin justifiait les moyens et ils représentaient, d'après ses premières observations, une bonne douzaine d'individus de la classe, dont certains du clan des « agressifs ».

Il restait donc une dizaine d'élèves, parmi lesquels seuls ceux entrant dans les catégories « compatissants » ou « empathiques » pouvaient réellement s'avérer utiles à sa stratégie. Une fois le tri opéré, deux noms sortirent du lot, sans surprise : Clara Leblanc et Léo Delatour. Il les avait déjà repérés.

Quant à Camille Laurans et Arthur Gaultier, qui traînaient l'une avec la première et l'autre avec le second, ceux-là faisaient d'ores et déjà partie de ceux dont il devait se méfier.

## Le garçon à la moto

*Journal de Clara Leblanc*

Au lendemain de la rentrée scolaire, je m'attarde plus qu'à l'accoutumée dans la salle de bain, puis devant mon dressing. Je brosse mes longues boucles noires avant d'enfiler une paire de ballerines, mon blouson, et de m'éclipser une barre de céréales à la main.

J'ai décidément trop traîné et il s'en faut de peu que je ne rate le car. Je suis partagée entre l'envie folle de *le* revoir et la crainte qu'*il* m'adresse à nouveau la parole, tant sa présence m'intimide.

Alors que nous patientons devant la salle de classe, je le vois apparaître au fond du couloir. Il approche d'une démarche assurée, sans sembler avoir conscience de l'excitation que son arrivée déclenche parmi la gent féminine. Ce mec-là a le don d'affoler les phéromones des filles, y compris les plus exigeantes du lycée. Indifférent aux œillades et aux gloussements alentours, il se fraie un chemin entre les élèves agglutinés dans l'espace étriqué. Lorsque nos regards se croisent, la température monte d'un cran. Mon cœur s'emballe, mes neurones s'activent en quête d'une échappatoire : s'il m'adresse la parole, là,

maintenant, ou s'il se poste près de moi en me regardant, c'est sûr, je vais me liquéfier...

Mes yeux affolés cherchent désespérément Camille parmi les visages plus ou moins familiers de mes camarades, mais elle m'a lâchement abandonnée pour discuter à l'autre bout du couloir. En désespoir de cause, le sentant approcher dangereusement, je me retourne et tombe nez à nez avec le drôle de gars solitaire. Un sourire de circonstance se dessine sur mon visage :

— Tu es Nolan, c'est ça ? Moi c'est Clara, on est dans la même classe.

Il paraît quelque peu surpris que je lui adresse la parole de but en blanc.

— Oui, j'avais remarqué, me répond-il en levant les yeux au ciel.

J'ai conscience de la vacuité de mes propos, mais peu m'importe : Nolan vient de me sauver la mise. Je vois, par-dessus son épaule, Maxence s'éloigner et remonter la file d'élèves jusqu'à l'entrée de notre classe. Mon cœur reprend peu à peu son rythme normal, tandis que j'échange quelques banalités avec mon nouveau camarade. Il faut vraiment que j'apprenne à maîtriser mes émotions, ma respiration et mon rythme cardiaque, sinon je vais finir par me déclencher un infarctus !

Nolan a dû prendre mon initiative du matin pour une invitation car, à l'heure du déjeuner, il s'approche de notre table avec son plateau et, désignant une place vide à côté de Camille, nous lance :

— Je peux ?

Sa question m'est davantage destinée qu'à mon amie qui ne lui a pas encore adressé la parole. Cette dernière m'envoie un coup de pied en fronçant les sourcils, me signifiant clairement qu'elle désapprouve. Il s'installe sans me laisser le temps de répondre et commence à manger en silence, nous observant d'un air étrange.

À la sortie du réfectoire Camille m'entraîne en riant vers les toilettes, de peur que Nolan ne nous suive. De là, nous rejoignons l'avant du

bâtiment en toute discrétion. Il reste un banc libre et nous nous y installons, le visage tourné vers le soleil.

— Alors, tu en es où, avec ton joli cœur ? lance-t-elle sans préambule.

— Comment ça, *mon joli cœur* ?

— Oh, ne fais pas l'innocente. J'ai bien vu que tu craquais pour le nouveau.

*Ça y est ! Une journée et elle a capté ce que je m'efforce de dissimuler. Ce qu'elle peut être énervante !*

Le problème, avec Camille, c'est son esprit d'observation. Elle me connaît trop bien !

— Allez, ne fais pas cette tête ! Tu sais que tu peux compter sur ma discrétion.

Elle me gratifie d'un clin d'œil complice, tandis qu'une voix fringante nous apostrophe :

— Tiens ! Camille Laurans et son inséparable copine ! Alors, les filles, vous nous faites une place ?

Deux garçons se sont campés devant nous, un sourire clinquant aux lèvres.

Arthur Gaultier nous considère d'un air avenant et décontracté. Grand, bien bâti, les cheveux habilement décoiffés et des yeux bleus à faire chavirer les cœurs, ce garçon plutôt sympathique envoie comme message : « Je me fous de ce qu'on pense de moi, mais dites-moi que vous me *kiffiez* [vous m'aimez] quand même ».

Léo Delatour, resté silencieux à ses côtés, s'avère être le parfait opposé de son meilleur copain. Sec et musclé, de taille moyenne, ce bel eurasien fait preuve d'une discrétion aux antipodes du caractère démonstratif d'Arthur. Ses yeux de velours et son tempérament calme témoignent d'une douceur et d'une sensibilité qui ne laissent pas certaines demoiselles indifférentes.

Comme Arthur semble bien décidé à nous rejoindre, mon amie proteste :

— Eh, les gars, vous ne trouvez pas qu'il fait un peu chaud pour se serrer à quatre sur un si petit banc ?

— Mais non, *ça passe crème* ! Allez ! Camille, ne sois pas désagréable et fais un effort pour être moins revêche. Tu es au courant ? On va devoir bosser une année dans la même classe, ironise Arthur en souriant de toutes ses dents.

— Oui, je sais, merci ! Et arrête ton numéro de séducteur ; tu n'es pas du tout le genre de Clara. C'est peine perdue, je t'assure.

— Ah oui ? Et c'est quoi, *le genre de Clara* ? poursuit Arthur en insistant sciemment sur mon prénom tout en prenant place à ma gauche.

Ce faisant, son petit manège ne trompe personne, en tout cas, pas moi. Il ne lâche pas Camille des yeux et ce que je lis dans son regard est sans équivoque : ce gars en pince pour mon amie et elle semble être la seule à ne pas l'avoir remarqué ! Prise à partie, je n'ai plus d'autre choix que de m'engager dans la conversation :

— On pourrait peut-être changer de sujet et parler de quelque chose d'intéressant, par exemple d'où vous vous connaissez, toi et Camille ?

— Eh ! Non seulement elle est jolie, mais en plus elle parle ! fanfaronne Arthur.

Quelques mèches blond cendré de ses cheveux mi-longs lui tombent dans les yeux, parachevant le style californien qu'il semble cultiver.

— Oh ! C'est bon, Arthur, lâche-nous, tu veux ? – se tournant vers moi, Camille poursuit – On n'a pas eu l'occasion de beaucoup le croiser l'an dernier, vu qu'Arthur est allé se la couler douce au Québec.

— Ouais. Et c'était de la bombe ! Des vagues de malade !

— Des vagues ? Au Québec ? questionné-je, sceptique.

— Carrément ! Du côté de Sept-Îles, on peut pratiquer le surf nordique et j'y ai même croisé quelques phoques !

— Comme tu l'auras sans doute remarqué, Arthur est le parfait cliché du *surfer-tombeur*, un brin mytho. On se connaît, tout simplement parce que ma mère travaille avec la sienne.

— Pour être exact, ma mère est sa patronne ! précise-t-il à mon intention, sur le ton de la taquinerie. Et donc, cet été, c'était aussi la

patronne de Camille ! Du coup, on s'est pas mal croisés à l'agence – il lui adresse un clin d'œil appuyé, auquel elle répond par un profond soupir – En tout cas, je te remercie : *surfer-tombreur* ça me va super, comme compliment, ajoute-t-il en adressant un sourire éblouissant à mon amie.

— Mais ça n'en était pas un !!

Arthur ne relève pas et se tourne vers son acolyte qui n'a pas encore ouvert la bouche :

— Les filles, je vous présente Léo. Lui et moi, on est inséparables, sauf quand je le quitte pour aller au bout du monde ! Il était inconsolable, à ce qu'on m'a dit...

— Tu plaisantes ?! Ça m'a fait des vacances, oui ! s'offusque gentiment Léo.

Arthur part d'un rire spontané qui nous arrache un sourire.

— Dis donc, Camille, tu sais qu'on a failli ne pas te reconnaître ? T'as décidé de jouer dans la cour des grandes, on dirait, ajoute le fanfaron d'un ton enjôleur. C'est clair que *t'as gardé la schweppe* [gardé la forme] pendant les vacances !

— C'est vrai que tu as carrément... changé, ajoute poliment Léo.

— Eh oui, les gars, c'est ma mutation d'Avengers. J'espère que vous vous en remettrez...

Je n'entends pas la suite de leur conversation car, à cet instant, je la vois passer la grille latérale menant à l'abri où les élèves parquent vélos, scooters et autres deux roues : une magnifique Triumph dernier modèle. Le cadre en alliage noir et les chromes brillent sous le soleil de fin d'été, attirant les regards tel un aimant. Malgré le casque noir, je devine d'instinct qu'il s'agit de Maxence et ne le quitte plus des yeux jusqu'à ce qu'il le retire. J'avais vu juste...

Il se passe négligemment la main dans les cheveux d'un geste que je reconnais et qui fait éclore mille papillons au creux de mon ventre. Ce mec pourrait concurrencer Marlon Brando dans *L'Équipée sauvage* ! Tout à leurs taquineries, les garçons ne remarquent rien à mon trouble passager, mais Camille, qui a suivi mon regard, comprend

immédiatement. Je *le* vois disparaître de l'autre côté du bâtiment, à regret. Comme je le pressentais, le fait qu'il vienne au lycée sur un tel engin signifie d'une part qu'il est majeur, d'autre part qu'il ne doit pas habiter très loin, pour pouvoir se permettre de rentrer chez lui le midi.

La sonnerie retentit, annonçant notre premier cours de philo.

Camille et moi nous installons côte à côte, au premier rang, choix assez inattendu venant d'elle. Du coup, je ne vois pas Maxence, de là où je me trouve, mais c'est peut-être une bonne chose. Je soupçonne, d'ailleurs, Camille de l'avoir fait exprès : voilà au moins un cours durant lequel je ne serais pas distraite par *sa* présence ! Désœuvrée, je porte mon attention sur notre professeur de philosophie. Qu'est-ce qu'il est jeune ! Il pourrait passer pour un étudiant ! Bronzé, jean serré, tee-shirt près du corps, Converse aux pieds : Monsieur Lebreton s'entretient physiquement, ça ne fait aucun doute. J'en connais certaines qui vont aimer la philo, cette année ! Comme si elle lisait dans mes pensées, Camille me chuchote :

— Tu le trouves comment le nouveau prof ? Sexy, non ?

— C'est sûr, il est plutôt beau gosse. Mais j'ai l'impression qu'on l'intimide un peu ; il n'a pas l'air très à son aise.

En effet, notre charmant professeur triture nerveusement une feuille, tout en se présentant d'une voix mal assurée. Camille m'adresse un clin d'œil :

— Sans doute parce que c'est son premier cours avec nous. Ça ira mieux demain.

En milieu d'après-midi, mon amie n'ayant pas choisi l'option latin, nous nous séparons. La chanceuse termine une heure plus tôt, tous les mardis.

— Franchement, Clara, je ne vois vraiment pas l'intérêt d'apprendre une langue morte. Si on l'a enterrée depuis des siècles, ce n'est pas pour la ressortir maintenant ! Tu as l'intention d'entrer au Vatican ou quoi ?

Voilà ce qu'elle me serine depuis la cinquième !



En me dirigeant vers le dernier cours de la journée, je me livre à de savants calculs sur les chances qu'il y soit également inscrit. Arthur et Léo, latinistes malgré eux, se sont installés, comme à l'accoutumée, au fond de la classe et m'adressent un large sourire dès qu'ils m'aperçoivent. La langue de Virgile ne remporte pas un franc succès ; de nombreuses tables restent inoccupées. Je me résigne à passer cette dernière heure seule et concentrée, lorsque j'avise Maxence, au seuil de la porte. Sans hésitation, il vient prendre place à ma gauche, comme la veille. La tachycardie menace, mais je réussis à lui rendre son sourire et à suivre, un tant soit peu, le cours.

Une heure plus tard, nous quittons la classe ensemble et descendons l'allée gravillonnée en direction de la sortie.

— Tu rentres en car ? me demande-t-il le visage tourné vers l'arrêt de bus, à quelques mètres du grand portail.

— Oui.

— OK, alors nos chemins se séparent ici. À demain, Clara.

Et avant que je ne lui réponde, il s'éloigne vers le local des deux-roues. Camille avait décidément raison : il n'est pas très causant. Ça nous fait un point commun. Et je dois me rendre à l'évidence : j'en suis raide dingue ! Je pensais qu'on ne voyait ça que dans les livres ou au cinéma : échanger quelques regards et quelques mots avec un garçon et ne penser qu'à lui, à chaque instant, en tout endroit, sans même le connaître.

Je me demande si tout cela est bien normal et ne risque pas de tourner à l'obsession.

## Nouveau poste

Quelques jours après son embauche, Belinda rejoignait son deux-pièces, à côté de Deauville, après une journée de travail, bien remplie.

Elle se sentait heureuse, soulagée d'avoir enfin trouvé un emploi qui lui correspondait. La jeune hôtesse d'accueil évoluait dans son nouvel environnement professionnel comme un poisson dans l'eau. Elle se sentait particulièrement fière de faire partie d'une équipe et d'un cabinet de renom même si, elle devait bien l'avouer, c'était la personnalité de son patron qui la stimulait, plus que tout.

En sus de ses compétences nationalement reconnues, Philippe Moreau avait la réputation d'être un altruiste qui n'hésitait pas à mettre la main au porte-monnaie lorsqu'une cause lui tenait à cœur : l'enfance maltraitée, la défense des animaux... Belinda avait déjà relevé une dizaine de fondations que MPLH-Deauville soutenait régulièrement. La dernière en date : l'Institut Catholique Sainte-Marie de Trouville. Le jour-même, un carton d'invitation était parvenu au cabinet, sollicitant la présence du généreux donateur à la cérémonie de bienvenue donnée, comme chaque année, en l'honneur des nouveaux élèves et de leurs parents. Habituellement, son patron s'arrangeait pour se libérer et honorer de sa présence les organismes qu'il soutenait : la presse raffolait de ces manifestations pleines de bons sentiments et cette communication